

B. 896 B

1881

HISTOIRE  
DE  
L'ASTRONOMIE EN BELGIQUE.

---

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA SÉANCE PUBLIQUE DE LA CLASSE DES SCIENCES,

DU 16 DÉCEMBRE 1881,

PAR

**M. F. FOLIE,**

Membre de l'Académie royale de Belgique, administrateur-inspecteur à l'Université  
de Liège, chargé des cours d'astronomie et de géodésie.

---

BRUXELLES,

F. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

1881



*A M<sup>rs</sup> Le Roy. Membre de  
l'Académie Royale des Sciences*  
HISTOIRE *Hommage de l'auteur*

DE

L'ASTRONOMIE EN BELGIQUE.

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA SÉANCE PUBLIQUE DE LA CLASSE DES SCIENCES,

DU 16 DÉCEMBRE 1881,

PAR

**M. F. FOLIE,**

Membre de l'Académie royale de Belgique, administrateur-inspecteur à l'Université  
de Liège, chargé des cours d'astronomie et de géodésie.

BRUXELLES,

F. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

1881



---

Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*,  
3<sup>me</sup> série, tome II, n<sup>o</sup> 42, 1884.

---

# HISTOIRE

DE

## L'ASTRONOMIE EN BELGIQUE.

---

Je m'étais proposé d'abord de vous entretenir d'une question plus générale que celle qui fera le sujet de cette lecture; j'aurais voulu parler de l'enseignement des sciences d'observation, enseignement qui n'a guère consisté, jusqu'en ces dernières années, qu'à signaler aux jeunes gens les faits connus, au lieu de leur apprendre à en découvrir de nouveaux; à meubler leur mémoire, au lieu de développer en eux l'esprit de recherche et le travail spontané.

Mais, tandis que je me préparais à traiter ce sujet, la discussion d'un point scientifique, très-important pour moi, s'est imposée à mon esprit avec une telle force qu'elle a occupé tous mes instants.

Je me suis vu obligé à me restreindre à la question plus spéciale de l'enseignement des sciences astronomiques.

Ce n'est pas sans un serrement de cœur que j'aborde ce sujet, peu propre, certainement, à flatter notre orgueil national.

Mais il est des vérités qu'il faut avoir le courage de dire, aux nations comme aux individus, soit pour les arrêter sur une pente fatale, soit, et c'est heureusement ici le cas, pour les engager à persévérer avec ardeur et constance dans une voie nouvelle qu'ils se sont ouverte. A ce sentiment d'amertume pour le passé, de confiance et d'espoir dans l'avenir, vient s'en joindre un autre qui m'est plus personnel, et que je suis heureux d'exprimer dans cette

enceinte : c'est un sentiment de reconnaissance envers le gouvernement du Roi, et particulièrement envers M. le Ministre de l'Instruction publique, pour avoir bien voulu accueillir la proposition que j'ai faite d'annexer un Institut astronomique et géodésique à l'Université de Liège.

Les constructions en sont presque entièrement achevées, et les nombreux savants auxquels je communiquais cette bonne nouvelle, dans la dernière assemblée de la Société astronomique, ont tous applaudi à la libéralité du gouvernement belge, qui, outre le logement du directeur, a prévu une *habitation spéciale* pour un assistant, *desideratum* que les astronomes allemands ne sont pas parvenus, malgré leurs efforts, à réaliser jusqu'à ce jour.

Le pays comprendra que son œuvre ne peut pas rester inachevée; il ne voudra pas démeriter de l'estime qu'il s'est acquise auprès des savants accourus à Strasbourg, non-seulement de tous les points de l'Allemagne et de l'Autriche, mais de France, d'Angleterre, de Hollande, du Danemark, de Suède, de Russie, d'Italie, de la Suisse et même des États-Unis, et il ne faillira pas au devoir de doter l'Institut astronomique de Liège des instruments qui lui sont indispensables, et *en vue desquels il a été construit*.

Suivant l'exemple qui nous a été donné, depuis deux siècles, par nos frères de la Hollande, où un observatoire est annexé à chacune des Universités d'Utrecht et de Leyde, et, plus récemment, par un peuple dont le caractère national présente aussi beaucoup d'analogies avec le nôtre, le peuple libre et éclairé de la Suisse, qui ne compte pas moins de *quatre observatoires* sur son territoire restreint, notre pays voudra que, dans les Universités de l'État, tout au moins, l'astronomie et la géodésie ne soient plus enseignées tout simplement d'une façon théorique.

C'est là, Messieurs, *un triste fait qui n'a peut-être pas*

*son analogue en Europe.* Notre confrère M. Houzeau, dans sa nomenclature des observatoires publics (1), en énumère 18 en Allemagne, 12 en Angleterre, 9 en Italie, 5 dans le royaume de Suède et Norvège ; or « il n'a pas » compris, dans cette liste, les observatoires qui ne servent » qu'à l'enseignement et aux démonstrations, sans s'occuper » de recherches destinées à l'avancement de la science. »

Et en effet, Messieurs, je ne sache pas d'université ou d'école polytechnique en Allemagne, si petite soit-elle, qui n'ait, sinon un observatoire universitaire, tout au moins un Institut astronomique. En voulez-vous une preuve ?

Le directeur actuel de l'observatoire de Bonn a été d'abord formé aux observations astronomiques dans l'une des petites universités de la Thuringe, son pays natal. Une autre preuve, peut-être plus frappante encore, c'est que Strasbourg, à qui Louis XIV et ses successeurs ont cru devoir laisser, malgré leur esprit de centralisation, son université à peu près complète, avait conservé également l'institut astronomique qui y était annexé, institut que l'empire allemand vient de remplacer par l'un des plus beaux observatoires de l'Europe.

Et ce n'est pas l'Allemagne seule qui croit nécessaire de fournir des instruments à ses professeurs d'astronomie.

Je viens de dire qu'il en est ainsi en Angleterre, en Hollande, en Suisse, et en Suède.

Le même fait existe en Italie, où je citerai, outre les neuf observatoires énumérés par M. Houzeau, ceux des Universités de Bologne, de Padoue, de Parme, etc ; en Portugal, où, indépendamment de l'Observatoire de Lisbonne, il en existe un à Coïmbre, et tout au moins des

---

(1) *Annales de l'Observatoire royal de Bruxelles*, 1881.

instruments astronomiques à l'Académie polytechnique de Porto; dans toute l'Europe enfin, la seule Belgique, peut-être, exceptée.

Il n'est malheureusement que trop vrai que le courant du siècle se détourne des sciences spéculatives, et que notre pays a paru, de tout temps, presque complètement indifférent à l'astronomie.

Les utilitaires auront bientôt répondu que cette indifférence s'explique aisément; que la Belgique, qui n'a pas de marine, n'a jamais senti le besoin d'un observatoire; comme si notre commerce par mer n'avait pas été le plus florissant de l'Europe au moyen-âge; comme si, aujourd'hui encore, Anvers n'était pas l'un des ports les plus beaux, et le plus fréquenté du continent!

Étaient-ce les intérêts de la navigation, ou même les intérêts plus scientifiques de la géographie, qui animaient les fondateurs de ces nombreux observatoires, répandus jusque dans les plus petits pays, et les plus éloignés de toutes côtes?

Est-ce eux qui ont fécondé les recherches et stimulé le génie de Tycho-Brahé, de Copernic, de Kepler, de Galilée, de Newton? Est-ce pour eux qu'ils faisaient ces admirables découvertes, qui feront répéter leurs noms, d'âge en âge, à l'égal de ceux d'Homère, de Phidias, de Platon, d'Alexandre, de Ptolémée, d'Archimède?

Non, Messieurs, c'est plus haut qu'il faut chercher le mobile des philosophes et des hommes d'État, qui ont présidé à la création d'observatoires; plus haut, la source des sacrifices généreux faits, dans le même but, par des souverains et par de nobles particuliers, en Allemagne, en Angleterre, et surtout en Amérique; plus haut enfin, la

raison de tant de recherches persistantes, de tant de veilles opiniâtres, de tant d'inspirations sublimes.

C'est dans le désir de pénétrer de plus en plus les lois, la vie, allais-je dire, de cet ensemble merveilleux, dont une nuit sereine nous révèle seulement, malgré sa splendeur, quelques traits à peine animés, ensemble que les Grecs, dans leur sentiment esthétique, avaient appelé le Cosmos, et qui séduisait tellement l'imagination de Pythagore, qu'il croyait entendre, dans l'éther, les vibrations mélodieuses des sphères célestes.

Un simple coup d'œil jeté sur l'histoire de l'astronomie (qui ne pouvait du reste rendre de grands services à la navigation qu'à condition d'être une science déjà très-avancée), montre incontestablement que ce ne sont pas les intérêts du commerce maritime qui ont décidé les nations ou les souverains à encourager cette science, et à construire pour elle des observatoires.

Voyez, en effet, où elle a repris naissance après la barbarie scientifique du moyen-âge. Parmi ces républiques d'Italie, si florissantes à l'époque de la Renaissance, c'est sans doute à Venise, dont les colonies étaient si étendues, ou à Gênes, la patrie de Colomb, que se firent les premières observations astronomiques? Erreur, Messieurs, c'est à Rome, sous la protection des papes, à Florence, sous celle des Grands Ducs.

Et dans le Nord de l'Europe, c'est à l'empire germanique, qui n'a jamais été une puissance maritime, que l'astronomie doit tous ses progrès les plus brillants; c'est à la protection éclairée des maisons d'Autriche et de Hesse que l'humanité est redevable des plus sublimes découvertes modernes; et quand le Danois Tycho-Brahé, qui avait été puiser en Allemagne le goût de l'astronomie, et



qui était parvenu à bâtir un observatoire, grâce à l'appui de son souverain Frédéric IV, en fut chassé par l'inimitié jalouse de ses compatriotes, peuple exclusivement maritime cependant, ce fut un Habsbourg encore qui le recueillit à Prague, et lui attacha Kepler, disciple dont les immenses travaux devaient illustrer à jamais son pays et son époque, et lui faisaient dire à lui-même, avec un sentiment de légitime orgueil : que m'importe que mes découvertes ne soient appréciées que dans un siècle, puisqu'il a bien plu au Créateur d'attendre pendant 4,000 ans un contemplateur de son œuvre tel que moi !

Loin de moi la pensée de nier l'influence heureuse que les besoins de la navigation ont exercée sur les progrès de l'astronomie. C'est certainement à cette influence qu'est due la fondation de l'Observatoire de Greenwich, de celui de Leyde peut-être aussi, quoiqu'il soit antérieur de plus de 40 ans à ce dernier. Mais partout ailleurs, sur toute l'étendue du continent européen, c'est bien le culte de la science pour elle-même, qui a fait ériger des temples à l'astronomie depuis plus de trois siècles.

Guillaume IV, landgrave de Hesse, bâtit en effet un observatoire à Cassel en 1561, et catalogua, à l'aide de ses propres observations, quatre cent étoiles fixes ; il fut le protecteur de Tycho-Brahé, et obtint pour lui du roi Frédéric de Danemark, la construction d'un magnifique observatoire dans la petite île de Hveen.

En même temps on observait à Vienne, à Prague, à Nuremberg, au collège Romain, à celui des Jésuites à Florence, et dans les Universités de Pise et de Bologne.

L'immortel Copernic, chanoine de Frauenberg, dans la Prusse orientale, avait le courage héroïque de soumettre

son idée, pendant plus de trente ans, au contrôle de l'expérience, avant de la livrer à la publicité.

Sa découverte du vrai système du monde, venant confirmer les idées de Galilée, la découverte des satellites de Jupiter, faite par ce dernier, celle des lois, qui porteront à jamais le nom de lois de Kepler, imprimèrent tout à coup un essor puissant à l'astronomie.

Leyde, Copenhague, Paris, Greenwich eurent successivement leurs observatoires pendant le XVII<sup>e</sup> siècle.

Le suivant n'en compte pas moins de trente-six nouveaux, parmi lesquels je citerai seulement ceux d'Utrecht, de Mannheim, de Göttingue, de Leipzig et de Gotha, de Stockholm et d'Upsal, de Genève et de Zurich, ceux de Milan, de Florence, de Padoue, de Palerme et de Naples.

Et dans cette énumération, déjà longue, d'observatoires érigés avant 1800, et appartenant pour la plupart à des États beaucoup moins importants, bien moins riches surtout que la Belgique, dans cette histoire trois fois séculaire des progrès de l'astronomie en Europe, rien, Messieurs, absolument rien pour notre pays.

Nulla observation, dont le souvenir se soit conservé, n'y a été faite avant 1834. Nul savant non plus, à part N. de Cusa, qui se soit quelque peu distingué par ses écrits sur l'astronomie. A peine peut-on citer encore le P. Fromond, qui a publié à Louvain une dissertation très-médiocre sur le système de Copernic, et les deux Van Laensberghe, J. et Ph., qui ont laissé quelques travaux plus estimés.

J'avoue, Messieurs, que j'ai toujours été péniblement frappé de cette pauvreté de notre pays dans une seule spécialité, pauvreté qui lui est, veuillez la remarquer, toute particulière. *La Grèce moderne seule, en effet, peut nous*

*disputer avec avantage le dernier rang en Europe* dans l'histoire de l'astronomie. Elle a du moins, elle, pour excuse, d'avoir gémi pendant quatre siècles sous la tyrannie musulmane.

Mais notre Belgique, toujours libre et toujours prospère, si l'on excepte les quelques dures années de la domination espagnole; notre Belgique, qui a produit, depuis cette époque de la Renaissance, des savants que l'Europe peut nous envier, Ortelius, Mercator, R. de Sluse, N. de Cusa, S. Stevin, Gr. de St-Vincent, H. Grotius, J. Lipse, Dodoens, Van Helmont, Vésale; notre pays, qui a créé la peinture moderne et donné le jour à cette merveilleuse école flamande dont l'éclat, comparable à celui des écoles les plus illustres, est bien loin encore de ternir, notre pays aurait été incapable de produire un seul astronome !

L'affirmation, certes, serait insensée, et cependant le fait est là.

A quelle cause faut-il l'attribuer ?

Pour moi, Messieurs, c'est à la perte de notre existence comme état indépendant, depuis que la dynastie vraiment nationale de Bourgogne a fait de notre pays, par une alliance funeste, une simple province du vaste empire de Charles-Quint.

Les premiers observatoires étaient, en effet, un luxe que se donnaient les souverains, amis de la science, ou simplement de leur propre renommée, quelquefois même de l'astrologie, plutôt que des établissements créés en vue des progrès scientifiques du pays. C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle seulement que cette dernière idée s'est fait jour.

« Il est peu de sciences, dit avec raison Montucla (1), qui

---

(1) *Histoire des mathématiques*, t. II, p. 555.

aient un plus grand besoin de la protection des souverains, que l'astronomie. Les autres parties des mathématiques, presque uniquement l'ouvrage de la théorie et de la méditation, peuvent être cultivées avec succès par des particuliers doués de génie. Mais l'astronomie ne prenant d'accroissement qu'à proportion qu'on observe, et qu'on observe avec plus de précision, exige des dépenses considérables en instruments, quelquefois des voyages dispendieux, des secours enfin le plus souvent au-dessus des facultés d'un particulier. Sans la magnificence des Ptolémées, sans celle de quelques princes orientaux, amateurs de cette science, elle n'eût point fait ni chez les Grecs, ni chez les Arabes, les progrès qu'on lui vit faire ; sans la protection de Frédéric, roi de Danemark, Tycho-Brahé n'eût jamais rassemblé les matériaux précieux que Kepler mit depuis en œuvre avec tant de succès. »

Aux noms de ces princes, l'astronomie reconnaissante doit ajouter ceux des Sixte, des Grégoire et des Léon le Grand, des Médicis, des Habsbourg, des princes de Castille, des Alcantara, qui ont porté jusqu'au Brésil les traditions scientifiques de leurs ancêtres, des princes de Hesse, de Bade, de Saxe, de Weimar, et de cette noble maison de Cobourg-Gotha, qui a donné à plusieurs pays des souverains si populaires, si éclairés, si généreux protecteurs des sciences et des arts.

Ces petits duchés de l'Allemagne, englobés, comme nos provinces, dans le grand empire germanique, avaient néanmoins leur existence propre ; ils ne jouissaient pas, sans doute, de nos libertés communales, leurs citoyens ne pouvaient pas dire comme nos fiers bourgeois, « pauvre homme en sa maison roy est ».

Mais ils avaient deux biens précieux, qui nous ont

manqué trop longtemps, l'indépendance nationale, et une dynastie nationale, conditions *sine quâ non* de la culture de l'astronomie.

Aussi l'histoire de cette science ne date-t-elle chez nous que de 1854, époque de l'achèvement de notre Observatoire royal.

Pourquoi, se demandera-t-on, le Gouvernement des Pays-Bas, qui avait un Observatoire annexé à ses deux Universités du Nord, n'a-t-il pas songé à la même combinaison pour ses provinces du Sud?

Pour deux raisons, Messieurs : d'abord, la raison d'économie, ou plutôt la raison politique; ensuite, parce que Quetelet, à l'influence de qui la Belgique doit son premier Observatoire, décrété dès 1826, subissant le prestige de cette brillante école française de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui était encore dans tout son lustre, s'était inspiré des idées de centralisation, auxquelles la France avait dû, pensait-on, toute sa gloire.

Elle-même, Messieurs, commence à s'apercevoir des dangers de cette centralisation.

Combien celle-ci ne serait-elle pas plus contraire à notre caractère national, de combien ses dangers seraient plus grands pour notre pays, dont l'histoire tout entière est celle des provinces autonomes, fraternellement unies sous un même souverain, mais ayant chacune ses aptitudes, ses besoins, et même, jusqu'à un certain point, ses mœurs et ses goûts divers !

Le fondateur de notre Observatoire royal, Ad. Quetelet, dont l'artiste a si bien su buriner dans le marbre la pensée profonde, fut bientôt absorbé par ses recherches originales sur la physique du globe et sur la physique sociale, sciences dont il a été, avec Gauss et Humboldt, l'un des

plus illustres promoteurs. Aussi n'a-t-il pu, ni se livrer avec un zèle persévérant aux observations astronomiques, ni même former beaucoup de jeunes observateurs.

C'est lui, toutefois, qui a créé en grande partie, par ses leçons à l'École militaire et les exercices de l'Observatoire, ce corps savant des officiers d'état-major, auquel la Belgique doit des travaux astronomiques et géodésiques très-estimés, ainsi que des cartes qui peuvent rivaliser avec les meilleures de l'Europe (1).

C'est lui aussi qui a formé l'astronome que le patriotisme éclairé et généreux du gouvernement du Roi devait rappeler d'une retraite lointaine, pour prendre en mains la direction de l'Observatoire, après la mort de son fondateur.

Depuis cette époque, Messieurs, l'astronomie et la météorologie ont fait en Belgique des pas de géant, et notre pays peut déjà être fier, à juste titre, des travaux variés qu'une impulsion puissante y a fait éclore. A quels progrès ne peut-on pas s'attendre, lorsque l'Observatoire royal sera doté des magnifiques installations que la munificence du Gouvernement vient de lui accorder !

Ce n'est donc pas le goût des sciences astronomiques, ce ne sont pas les aptitudes qui nous ont manqué. Que

(1) Parmi ces travaux, on peut citer surtout ceux de Nerenburger et de M. le lieutenant général Liagre, notre honorable secrétaire perpétuel.

Les autres savants distingués qui ont écrit sur l'astronomie et la géodésie sont, outre les deux Quetelet et M. J.-C. Houzeau, A. Meyer, Math. Schaar et notre confrère, M. Mailly, à qui l'on est redevable du consciencieux *Rapport séculaire* sur l'astronomie dans l'Académie royale de Belgique (*Centième anniversaire de fondation, 1772-1872*, tome II), rapport auquel nous renvoyons le lecteur pour de plus amples détails.

dis-je ! Peu de pays, peut-être, possèdent relativement autant d'astronomes amateurs que le nôtre, et je suis heureux et fier de citer ici les noms de MM. Montigny, Terby, de Boe, baron Van Ertborn, van Monckhoven, les PP. Van Tricht et Delsaux, l'abbé Spée, qui s'occupent avec succès d'observations ou d'études astronomiques et météorologiques ; M. Eud. Pirmez enfin, qui, dans un ouvrage remarquable, a cherché à ramener à une cause unique la gravitation et l'inertie.

A ces établissements tout à fait particuliers, on peut ajouter l'observatoire météorologique du Collège de la Paix, et celui que les P. Jésuites bâtissent en ce moment à Louvain.

Ce qui nous manquait, Messieurs, même sous les gouvernements tutélaires d'Albert et d'Isabelle, de Marie-Thérèse, le fondateur de notre Académie, de Charles de Lorraine, le protecteur des lettres et des arts, ce qu'il fallait pour stimuler les puissances latentes de notre génie, c'était le soleil de l'indépendance, qui n'a lui définitivement pour nous qu'en 1830 ; un gouvernement véritablement national était absolument nécessaire pour faire comprendre aux Belges, vassaux séculaires de l'étranger, qu'ils pouvaient et qu'ils devaient lutter désormais, dans toutes les branches du savoir humain, avec les peuples qui sont à la tête de la civilisation.

Aussi, après les premiers soins donnés, avec raison, à la consolidation de cette indépendance, par d'admirables institutions politiques, administratives et militaires, par le développement de notre industrie et de notre commerce, par la création de chemins de fer, de canaux et de routes, le Gouvernement, comprenant son véritable rôle, qui est, en matière scientifique, non de suivre l'opinion publique,

mais de la guider et de la former, s'est dit qu'il était temps que la Belgique suivit le grand mouvement qui vient d'être imprimé partout aux sciences d'observation.

Après avoir commencé à outiller quelques laboratoires nouveaux, il a introduit des exercices pratiques sur toutes les sciences, l'astronomie et la géodésie exceptées toutefois, parmi les matières d'examen déterminées par la loi même du 20 mai 1876; et de cette époque surtout datent déjà de grands sacrifices faits en faveur de l'enseignement supérieur.

Ceux-ci en appelaient nécessairement d'autres : nos laboratoires de toute espèce devenaient en effet, de jour en jour, plus étroits; il fallait sortir à tout prix de cette situation, fatale aux études, et fatale aux découvertes scientifiques, qui commençaient à jeter un si vif éclat sur nos Universités. C'est alors que le Gouvernement, devançant de loin les idées de la grande majorité du public belge, j'entends parler du public instruit, décida d'intervenir largement, non-seulement dans l'acquisition de tout le matériel scientifique nécessaire, mais même dans la construction des nouveaux locaux devenus indispensables.

A quoi bon, a-t-on dit, toutes ces dépenses, à quoi pourront servir tous ces instituts érigés à grands frais?

A former tous les dix ans, tout au plus, un savant qui aura coûté fort cher au pays, et qui ne lui donnera en échange qu'un peu de renommée !

Cet argent que nous rapportons à l'État, et que celui-ci gaspille, pourquoi ne l'emploie-t-il pas à des travaux d'utilité publique, à la création de débouchés pour les produits de notre industrie ?

Oh ! si nous étions riches comme les Anglais, les sciences, les lettres, les arts, seraient un luxe que nous pourrions



nous payer, mais ce n'est pas le cas ; et nous devons nous en tenir à l'adage : *Primum vivere, deinde philosophari*.

Messieurs, il est inutile de répondre à ceux qui raisonnent de la sorte, parce qu'ils ne sont pas en état de comprendre qu'un peuple, sans culture intellectuelle, est un peuple dont la vie se retire, et dont les richesses ne feront que hâter la décadence par la corruption qu'elles entraînent, lorsqu'elles ne sont pas contre-balancées par des aspirations et des sentiments élevés.

Oui, Messieurs, notre siècle, et peut-être un peu notre pays, est dévoré de *l'auri sacra fames*, et la mesure de l'homme est l'argent qu'il dépense, plutôt encore que celui qu'il gagne.

Aussi, que dit-on à ceux qui s'occupent de la science pour elle-même ?

Quittez cela, vous ferez bien ;  
Vos parcelles y sont misérables,  
Cancre, hères et pauvres diables,  
Dont la condition est de mourir de faim.

Combien nos mœurs diffèrent sur ce point, et sur d'autres encore, de celles d'un pays voisin, où le seul grade de docteur donne des droits bien reconnus à la considération publique, où les Bayer, les von Dechen, sont des Excellences, où tous les savants distingués ont le titre honorifique de conseiller privé, où, surtout, ils sont entourés du respect et de l'estime de tous leurs compatriotes.

Sans doute, le Gouvernement doit veiller aux intérêts matériels du pays ; il a le devoir d'encourager et d'éclairer l'agriculture, l'industrie, le commerce, et certes, il n'y a pas failli. Peu de contrées sont aussi riches que la nôtre en voies de communication de toute nature. Une seule chose

nous manque, et je suis un de ceux qui en regrettent le plus l'absence, c'est une marine plus développée.

Mais ici surtout il convient de dire : *Aide-toi, le ciel t'aidera.*

Et les avertissements ne nous ont pas fait défaut.

Depuis trente ans, la voix la plus écoutée du pays, devançant ses idées et pressentant ses besoins, ne cesse de lui répéter que c'est au delà des mers surtout qu'il doit se frayer un chemin, et nouer des relations de jour en jour plus étendues.

Et l'action a généreusement suivi la parole. Mais quel écho a rencontré celle-ci, celle-là quelle aide ?

Suivant ce vœu auguste et prévoyant, c'est dans le monde entier que doivent se répandre nos jeunes gens, et de là dépend en grande partie notre prospérité matérielle.

La loi fatale de l'accroissement de la population réalisera inmanquablement ce vœu.

Or que deviendrait la réputation de la Belgique, si nos ingénieurs, justement renommés par leurs connaissances industrielles, étaient incapables de lever avec quelque exactitude la carte des régions qu'ils parcourent ?

Se figurerait-on aisément à l'étranger qu'un pays, qui a produit des travaux géodésiques et cartographiques si remarquables, ait laissé cette spécialité à ses ingénieurs militaires, et n'ait rien fait pour permettre à ses ingénieurs civils d'effectuer les opérations géodésiques nécessaires à l'exécution des travaux qu'ils auront à diriger dans le pays et à l'étranger ?

Ne faut-il pas familiariser avec l'usage des instruments de précision nos jeunes ingénieurs des mines, qui seront appelés à vérifier les plans de nos exploitations, compara-

gens du monde ; parmi les travaux de l'esprit, il n'appréciait, en général, que ceux qui leur rapportent de l'argent ou du plaisir.

Ai-je besoin, dans cette enceinte, de démontrer que les travaux scientifiques purs ont été le germe de tout notre développement matériel ? Non, Messieurs, et cette considération ne serait même qu'accessoire à vos yeux.

C'est le culte de la science pure, auquel vous vous êtes voués ; c'est vers lui que vous voulez, avec raison, attirer les jeunes intelligences.

Et nul désir n'est certainement plus patriotique.

La richesse est peut-être une des conditions actuelles de l'épanouissement complet des facultés d'un peuple, elle n'en est pas un élément ; et notre petit pays ne saurait grandir que par ses mœurs publiques et privées, par les sciences et par les arts.

Mais, brillant de cette triple auréole, dont son front a été couronné à toutes les belles périodes de son histoire, il conquerra de plus en plus les sympathies, j'allais presque dire le respect de l'Europe ; il inspirera à ses enfants un amour toujours plus vivace, et, dans son évolution à travers les âges, il verra se développer les germes de toute nature, que le gouvernement paternel de ses Rois a déposés dans son sein, durant une période demi-séculaire de paix, de prospérité et de liberté.



ULg - C. I. C. B.



\*709811180\*

LIBER